

Dominique Rousserie

Le monde est une légende

« Dans les fables et récits mythiques laissés par les anciens et pour lesquels peintres et sculpteurs ont une complaisance infinie et instinctive, je voulais mettre à nu les hiéroglyphes d'une sagesse secrète, inépuisable, dont j'ai cru parfois, comme au travers d'un voile, sentir le souffle. »

Hugo von Hofmannsthal
Lettre de Lord Chandos

De prime abord, voici une oeuvre assez parcimonieuse à l'égard de nos regards. Le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne paraît pas vouloir les noyer sous une visibilité torrentielle. Exactement au contraire semble-t-elle s'affairer à les en sauver en les en retirant de ce flux flou, affolé et flouant qu'on ose nommer information alors qu'il ne s'agit plus que de bruit, les reposer en les déposant sur de vastes aires presque nues, seulement ça et là caressées ou doucement griffées par les fines extrémités d'un invisible aussi discret qu'immense.

Tendance que l'on peut remarquer aujourd'hui tant en domaine de poésie que de peinture, partout où domine le haut souci d'aller droit et simplement à l'essentiel. Plus l'actualité média-frénétique agite son grand shaker d'images, de verbiages, de sondages, plus se font blanches les pages des poètes, seulementensemencées de paroles graves et rares, et plus les toiles des peintres s'attachent à détacher nos regards de tout ce qui ne mérite pas d'avoir été vu.

De prime abord, et j'insiste sur ces mots, il n'y a donc pas énormément de choses à voir dans les toiles de Dominique Rousserie. Quelques animaux emblématiques ou totémiques, les alliés, les gardiens ; des récipients, vases, coupes, canopes et chaudrons, quelques signes, plutôt des traces, une grande économie du visible, un à-peine-visible précisément disposé sur des surfaces de matière, des couleurs incarnées, des lumières scarifiées.

Peut-être y a-t-il d'abord quelque chose à entendre, si l'on est attentif. Il m'est déjà arrivé d'écrire que j'apprécie souvent la peinture à l'oreille. Et ce n'est pas là une simple boutade. Les tableaux ont leur son, leurs chants ou leurs silences. Pas seulement la peinture figurative, avec les brouhahas de Bruegel, les hurlements sardoniques de Goya, les flonflons de Renoir, les lourds cliquetis de Léger. Même dans l'abstraction la plus radicale s'étend un immense champ sonore entre, par exemple, les crissements précipités de Pollock et les subtils chants harmoniques de Rothko ou Sima.

Devant les toiles de Rousserie, lorsqu'après les avoir bien regardées on laisse un peu travailler ses oreilles, on peut, j'en suis sûr, entendre quelque chose qui s'approche autant qu'il est possible du silence des temples, mais tient aussi de la sourde rumeur du monde saisi là où il est le plus nu, le plus dépouillé des activités et vanités humaines. On entend les souffles fondamentaux et sourds, les tempêtes de sable, les alizés et les vents étésiens, la respiration réglée des méditants immenses, le halètement des transes chamaniques. Et toutes les musiques ténues des lointains, des horizons et des chemins.

C'est qu'il en a vu du pays, notre artiste ! Ceylan, pour y étudier l'eau des saphirs et le feu des rubis, pour y apprendre que la couleur est l'esprit de la matière, comme la lumière est l'ombre de Dieu.

La Sierra Léone, pour s'affriquer aux sortilèges de la brousse, écouter le lancinement des rhombes, les rauques imprécations de la transe. La Mésopotamie pour étudier les cunéiformes, la Scandinavie pour découvrir les runes, un peu partout pour se pencher sur les glyphes, signes et écritures de pierre.

Le Brésil et l'Amérique centrale enfin, où il put voir comment certains hommes avaient pu, avec sagesse et patience, faire de l'enfer vert un presque paradis, et comment certains autres hommes, avec vitesse et violence, ont refait de ce paradis un enfer.

Et puis surtout, tout le temps, la mer, l'océan. Rien que la houle et l'horizon.

Y apprendre à lire là où rien n'est écrit, là où il n'y a même rien à voir, ou très peu.

Ainsi de cette oeuvre qui, si elle donne, de prime abord, que peu à voir, offre énormément à lire. Qui la regarde comme elle le demande, lentement et intensément, verra bientôt « monter », se révéler, des signes, des lettres, du grec, du latin, des chismes et des chiasmes, des rébus, des letrines, certaines évidentes, d'autres ésotériques, en somme tout un tissu sémiologique qui nous dit essentiellement que le monde, avant d'être quoi que ce soit d'autre, est d'abord une légende, une immense, infinie, formidable légende.

Au sens radical du mot légende. C'est-à-dire non pas une aimable fable destinée à endormir les enfants sur le seuil de beaux rêves pastels, mais quelque-chose-qui-doit-être-lu. *Legenda* est en effet le gérondif du verbe latin *legere*, lire, soit, littéralement : ce qui est à lire.

Un autre gérondif est aujourd'hui beaucoup plus connu, au point de tyranniser nos vies quotidiennes, l'agenda. Du verbe latin *agere*, faire, et donc littéralement : ce qui est à faire. Et l'on pourrait bien voir le drame actuel du monde comme un affrontement implacable entre ceux qui le tiennent pour un agenda et ceux qui le voient comme une légende, entre la posture consistant à déchiffrer humblement le monde et l'agitation qui s'obstine à vouloir le faire, au risque de le défaire, avant même de l'avoir connu.

En notre civilisation bizarre et lamentable où l'existence de la plupart des humains qui la composent est dictée par le contenu d'un agenda, il est inestimablement précieux que des auteurs comme Rousserie nous mettent en évidence que le monde, bien avant d'être un compendium de rendez-vous affairés est une légende, un texte sacré, secret, toujours à lire et relire, à interpréter, commenter, traduire, deviner et transmettre.

« Les hommes marchent par des chemins divers. Qui les suit et les compare verra naître d'étranges figures ; figures qui semblent appartenir à cette grande écriture chiffrée qu'on rencontre partout : sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux congelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux et des hommes, dans les clartés du ciel, sur les disques de verre et de poix lorsqu'on les frotte et lorsqu'on les touche : dans les limailles qui entourent l'aimant, et dans les étranges conjonctures du hasard...

On y pressent la clef de cette écriture singulière et sa grammaire ; mais ce pressentiment ne veut pas se fixer dans une forme et semble se refuser à devenir la clef suprême. On dirait que quelque alcahest est répandu sur l'essence des hommes. »

Novalis - « Les disciples à Saïs »

Nous voici désormais loin du prime abord, et nous savons maintenant qu'il y a énormément à lire et à voir dans cette oeuvre. Elle est celle d'un voyageur.

Qu'est-ce qu'un voyageur ? Quelqu'un qui ne se résignera jamais à accepter que le monde soit fini. Quelqu'un qui affirmera, contre toutes les uniformisations, contre toutes les mondialisations, contre toutes les normalisations, que l'univers est un et divers, inépuisable, que la vraie, unique et chatoyante réalité est une danse de moires, une chorégraphie magique, un torrent d'énigmes, un livre de sable aux pages infinies, un rouleau sans fin couvert de signes sans fond. Quelqu'un qui sait que l'évidence d'une rencontre, d'un accostage, que l'échange d'une parole, d'un regard, d'un pauvre objet, que tout cela ouvre sur un infini, le seul qui vaille, le seul en tout cas dont l'homme soit capable.

La peinture de Dominique Rousserie nous montre cela. Et peut-être est-elle l'une des dernières à pouvoir nous le dire, nous l'offrir. Car l'autre, le vraiment autre, l'étranger que l'on va rencontrer, découvrir, l'autre est une espèce en voie d'extinction rapide.

Et cet art est d'abord un voyage, soit le plus bel hommage à l'altérité du monde. Tant qu'elle existe.

*Gérard Barrière
le 18 décembre 1995*